K O B A

Fiction & Cie



Alain Borer

KOBA

roman

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106526-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

pour Alexandra
Louis-Arthur
Thomas

« Je ne sais rien de plus misérable
sous le soleil, que vous autres, les dieux ! »

Goethe, *Prométhée.*

CHAPITRE 1

Le vent se levait sur la montagne des Langues. Koba debout sur le toit plat de sa cabane interrogeait ces derniers nuages libres qui planaient contre les parois du canyon, puis les falaises infranchissables dressées presque verticalement à près de deux mille mètres au-dessus du village, quand le ciel un instant entrevu se referma : les sommets disparurent et l'orage s'effondra sur la muraille de schistes noirs, tandis que Koba, ne distinguant plus autour de lui que la sombre étoupe du nuage, sentit sous ses bottes les rondins du toit dériver tel un radeau, et que, tout en bas, la stridence continue du vent couvrait le grondement fou et glacé du Terek encore jeune, éclaboussant d'écume, qui n'avait jamais cessé de résonner entre ces massifs du Caucase. Quand le Mossynèque sec et chaud, quelques semaines par an, promène son haleine désastreuse sur les pousses et les grains, les montagnards feignent

l'indifférence pour tromper l'esprit du vent, et le Mossynèque finit par se retirer – mais ce soir-là ils sentaient qu'ils ne pourraient plus ignorer leurs malheurs sous les rafales d'une puissance inconnue qui, remontant la gorge du Terek impétueux, ne venait pas du nord-est mais dégringolait d'entre les cimes et ressurgissait dessous les racines et les tombes, comme exhalée par les poumons de l'enfer. Pour la première fois on vit Koba, chef de Gori, *hetman* des Cosaques établis aux confins de la Géorgie, « Koba l'indomptable » fuir. Non content de martyriser la terre, à son habitude, cet ouragan, *le vent des Fous*, plongeait également hommes et bêtes dans une telle furie que tous les dieux réunis semblaient déchaîner leur rage sur le pays.

À mesure que disparaissaient les trois sentiers qui mènent à Gori, Koba, parmi les Imères, ces farouches montagnards, voyait surgir de l'orage les soixante-dix peuples du Caucase, Saces toujours les plus rapides, surnommés les « Guêpes », Tzanes au dos cassé, Khevsoures mangeurs de rats, Osses coureurs des bois, Touches au sexe encoché, Lazes voleurs de femmes, Colques buveurs de neige, Nogaï aux chevaux bardés de fer, puis, de loin en loin, Svanes[1]

1. Les Svanes, peuple géorgien qui porte encore ce nom. Pallas, qui les a visités (*Voyage dans la Russie méridionale*, t. I, p. 419), assure que rien n'égale leur malpropreté, leur voracité, leur rapa-

chercheurs de poux, toujours sales et puants, Colchidiens à la peau brune et aux cheveux crépus, cousins des anciens Égyptiens et appelés aussi les « deuilleurs », Boudines aux cheveux roux, albinos à l'air toujours hostile et ébloui, Mélanchlènes aux vêtements noirs, Khaldes bleus, qui tiennent d'une teinture pastel leur aspect terrible dans les combats, Udins à la peau rouge tannée par le froid, éleveurs de putois, Mingres aux visages de cendres, attachés à ne dire que la vérité, Gètes et Massagètes qui se prétendent immortels, Taoques chez qui les individus n'ont pas de nom, Neures qui se changent en loups une fois par an, Albaniens blonds qui se flattent d'avoir les Thessaliens pour ancêtres (depuis que Jason s'en était retourné au palais d'Éétès) et rêvent de les retrouver, Gèles et Lèges, bâtards les uns des autres, Gargares, ancêtres des Tchétchènes-Ingouches, avec qui s'accouplent les Amazones sur les rives du Mermadalis, leur rivière commune, Grouziens des montagnes voisines dont ils ne connaissaient que les hurlements de chauves-souris ; plus après encore surgirent les Amazones au sein droit tranché, cachées d'un bouclier léger, descendues en hâte des montagnes voisines du fleuve Thermodon, dans cette partie du Caucase qui

---

cité. Aussi est-il éminemment probable que les Phthirophages ou mangeurs de poux, dont parle Pline, sont leurs parents.

s'étend du côté de la mer Hyrcanienne ou Caspienne, un pays qu'elles ne quittaient qu'un mois ou deux chaque année pour fréquenter les Gargares, leurs voisins d'en bas, s'accoupler aux bords du fleuve puis remonter vivre seules chez elles, et à leur tête on apercevait pour la première fois Tomyris, leur reine, dont le bras gauche et le sein gauche attiraient particulièrement l'attention (car le sein droit étant dès leur première enfance détruit par les mères, qui appliquent sur la mamelle un instrument de cuivre chauffé au rouge, toute leur force se porte du même côté) – tandis que plus loin encore, à travers les rivières gonflées de cadavres, quelques Égyptiens déportés en Colchide s'enfuyaient dans de longues pirogues faites d'un seul tronc d'arbre (cette nuit-là tous les arbres se trouvaient en mouvement et ceux du rivage se muaient en guerriers) – tous rassemblés par la fureur, les yeux bridés fermés par la même stupeur, comme si ce souffle des démons avait aussi effacé les paysages précédents ou à venir, et recouvert le seul bruit qui leur fût familier, ce grondement de tous les torrents du Caucase qu'ils ne percevaient plus à force de vivre en leur compagnie, et qui était passé en eux, montagnards grommelants qui entendaient autant de torrents que de langues et ne concevaient pas de pays silencieux. Le vent des Fous, déferlant jusqu'au nord de la Caspienne, où il lui était advenu de souffler pen-

dant quatre-vingts jours, rabattait des troupeaux de bisons ravageurs et des lynx, pourtant solitaires de nature, mais qui s'étaient regroupés en bandes pour attaquer les Caucasiens en exode, alors que, tels des viscères libérés, les marais retournés de Géorgie avaient jeté les crocodiles sur les sentiers ; et l'orage augmenté de la peur emportait les derniers Géorgiens.

Ils s'étaient précipités dans les gorges du Caucase en de longues verstes jusqu'à ce village sans issue, et les chacals semblaient rire et pleurer à leurs côtés, cependant que Koba, dont ce fut, naguère, le métier de tirer les mâchoires des animaux morts, restait plus que jamais mutique. Tous, en fuyant, devenaient des *Abreks*, des « Insoumis », selon un mot local ossète désignant les Montagnards qui affrontent la mort pour venger une injure ; privés de parole par ce vent de saturnales qui mélangeait les mots des vallées les plus sombres et des adrets encaissés, les Insoumis, qui ne s'étaient jamais parlé, entendraient désormais cette langue commune, torrentielle, de la colère que le vent emportait en huées. Or le Mossynèque poursuivant ses ravages cognait à présent aux Portes ibériennes, ces colossales portes de bois cerclées de fer que Pompée avait érigées au fond du défilé de Derbend[2], plus de

2. Selon Vitruve (II, XII), les Portes ibériennes, ou le défilé des Parapaux, Schouarapo, par lequel on arrive d'Iméritie en Karta-

cinquante ans auparavant, quand il soumit Tigrane d'Arménie, arrêtant ses légions au point maximum de leur capacité d'action, décidant de marquer là l'extrême limite du monde, en conjurant pour toujours, dans le même geste, sa hantise de l'au-delà derrière ces portes qu'il avait fait sceller : dans la nuit les Portes de Pompée cédèrent aux béliers du vent.

Si le pays des Abreks demeure le terme du monde où s'exténuent les empires, un *limes* des Barbares et des dieux, voisins de cloison, il formait pour de plus anciens voyageurs un lieu de l'origine, contenu au levant et au couchant par deux mers, creusé au nord et au sud entre les hauts sommets du *Bolchoï Kavkaz*, une région appelée depuis toujours « le Ventre du monde », unique et originel, vaste bassin fertile et protecteur, clos et profond, dense et fluide, obscur et marécageux, abondant et ramifié en mille vallées resserrées et lovées comme des intestins, sinueux, tout en recoins, caches, poches, canaux, grottes, inexploré de ses habitants eux-mêmes, et c'était ce Ventre du monde – qui avait jadis porté à la vie puis rejeté Prométhée, son premier fils légendaire – à présent qui remuait et déversait ses entrailles à travers le barrage

---

linie ; du temps de Strabon, on franchissait des abîmes et des précipices, mais les Persans, au IV^e^ siècle, ont rendu le défilé praticable aux armées (Proc, *Bell. Goth.*, p. 600 ; Guidenstedt, lib. I, 314).

brisé, quand bientôt le chef des Insoumis, d'un geste qu'il avait accompli cent fois déjà, par lequel il déclarait les hostilités à une contrée voisine, jeta le premier sa lance dans l'au-delà : aveuglés par la certitude d'être damnés et de se damner sans espoir de retour, les Cosaques s'engouffrèrent dans la brèche. Sur les sentiers du Chrebet trop étroits pour y poser un pied, si étroits que, pour ceux qui avaient trouvé le temps de charger un bœuf, leur chargement surplombait l'abîme, ils franchirent ce rempart naturel entre deux mondes, guidés par les bûcherons de Gori, étonnés de leur audace, et ne craignant plus de rencontrer des dragons par-delà les montagnes.

Les Abreks de toutes origines emmenés par Koba, tous penchés comme les Tzanes[3], marchèrent et chevauchèrent longuement, silencieusement, jusqu'au premier coq, selon une habitude que le malheur ne leur avait pas fait perdre, car la plupart d'entre eux, partant au crépuscule pour les *bouroun* ou pour la chasse, revenaient toujours avant les premières lueurs de l'aube (ne pas rentrer avant l'aube aurait déshonoré un homme de ces vallées), et Koba, bien qu'il se perdît parfois dans la nuit, et qu'aussi bien il n'eût généralement pas de but précis, se targuant de traverser la montagne les yeux bandés et de connaître même la

3. Voir l'index des Insoumis, en fin de volume.

steppe où le Terek perd son écho, avançait à présent dans l'obscurité en devinant les sentiers du versant inconnu ; enfin, sur les pentes de la nuit finissante, le vent lui-même semblait désorienté, comme s'il n'avait surgi que pour projeter les hommes au-delà des Portes, et les Abreks poursuivaient leur chemin par colère plus que par peur.

Tous ces Barbares d'après le déluge convergeaient sur un plateau enneigé, au sommet d'une chaîne grandiose qu'ils avaient regardée, depuis le Caucase, comme une montagne inaccessible (et que les peuples qui la contemplent de l'autre côté appellent le mont Ararat, où l'arche de Noé s'était posée), ils s'avançaient en procession, fous et pions lamentables, sur une sorte de damier que formaient les cadavres des animaux morts déposés çà et là par le vent, quand le son torsadé d'une guimbarde, s'insinuant dans les fluctuations de l'aurore, les tira progressivement de leur cauchemar… Un Grouzien à l'ouïe fine, nommé Tchouïch, les fit arrêter d'un geste : à cette mélodie familière de leur pays où ne retentit que la cognée, à cette manière d'en jouer si particulière (pour produire une vibration aussi nasillarde, qui va des sons de tête les plus aigus aux notes les plus profondes, il faut, en serrant la guimbarde entre ses dents, presser la main contre la pomme d'Adam et avec l'autre main tirer vers le haut le bout du nez et la lèvre supérieure),

ils reconnurent la musique de Valiko, le bûcheron khalde, et comprirent alors peu à peu que le grondement du Mossynèque s'était apaisé ; aussi, livrés à la compassion d'eux-mêmes puis regardant enfin autour d'eux, ils virent que les troupes des différentes vallées s'étaient clairsemées pendant la nuit, soit que des Caucasiens eussent été assommés par quelque roche que le vent des Fous arrachait tel un géant, soit que beaucoup, la plupart sans doute, se fussent accumulés, empilés et brisés dans les ravins sans fond de la nuit – alors tous ceux d'un même pays qui ne s'étaient jamais rencontrés s'enchevêtraient dans des amoncellements pourrissants, par générations entières –, soit qu'une colonne eût suivi sur les sentiers sans issue un montagnard égaré ou frappé d'amnésie, le confondant avec Koba dans les ténèbres, chacun s'en remettant à son devancier du chemin à suivre ; soit encore qu'ils fussent accablés d'épuisement, de désespoir ou de lâcheté, selon la méfiance, la crédulité et l'immense résignation qu'ils avaient en commun.

En fin du jour, à la *première veille* (car la nuit était divisée en deux *veilles* pour les Barbares : après le coucher du soleil, avant son lever), la lune, pourchassée par les manteaux noirs que le vent agitait encore dans les ciels, soudain clignota, croissant d'ivoire et disque de feutre, faisant miroiter les eaux lisses du lac Sevan

vers l'horizon affaissé, et les Abreks connurent à la revoir une joie inaccoutumée, comme s'ils retrouvaient un objet familier, quelque rescapé. *« Stupides bonnes femmes ! Bande d'oies sauvages ! Vous grimacez devant la lune comme des filles indisposées ! »* S'étant élevé sur les épaules de Koba, Villen, yeux mongols et barbiche, le chef incontesté de tous les séditieux du Caucase et même, plus loin encore, d'un pays plus vaste dont on sentait que le Ventre du monde ne serait qu'une composante, Villen à l'âme chevaline hurlait par défi face au vent – car c'est ainsi que surgissent les maîtres en Géorgie, brusquement, sur le dos du précédent, accablant et cruel –, et Villen savait, avec l'éloquence qui manquait au chef de Gori, incarner la révolte de tous les Abreks : *« Vous acclamez ce que vous ne connaissez pas ; et notre plus vieille ennemie, chez qui se réfugient les grenouilles ! Vous dansez pour Dobol qui jette des boucs sur la tête des bergers, qui enduit de sang le visage des vierges, pour l'esprit de lune à qui les rochers eux-mêmes tremblent de déplaire ! Laissez la lune rivaliser sans fin avec le soleil, songez plutôt à vous venger, ou alors que vous poussent les seins et les nattes ! »* Avec le tumulte avait disparu cette fameuse diversité des langues du Caucase qui avait étonné les Argonautes eux-mêmes, et l'immense communauté désorientée des Abreks partageait sur-le-champ cette langue de la révolte ; Villen, ayant capté tous les

regards, sortit de sa botte un petit disque brillant et le brandit par-dessus la tête de Koba : *« Voilà votre ennemi, celui qui a retourné nos montagnes et noyé nos forêts ! »* Une pièce d'or étincelait à la clarté lunaire, devant les Abreks muets de stupéfaction (jusqu'à ce jour la lune était pour la plupart, comme pour les Terriens depuis l'origine des temps, le seul objet parfaitement rond qu'ils eussent jamais vu) : c'était une monnaie de Tarse, une ville de la lointaine Cilicie, qu'un Cosaque sans doute avait arrachée à la main d'un soldat mourant, ou avec laquelle un aventurier aurait tenté de racheter sa liberté, et qu'un Imère nommé Sobek, surnommé « l'homme de mémoire », avait procurée à Villen. Les Abreks d'un seul regard fixaient la pièce éclatante à l'effigie d'un dieu barbu et casqué, comme si cette monnaie trouvait cours brusquement dans la haine collective mêlée d'adoration ; Villen en considérait le revers, frappé d'un aigle belliqueux. Un chef taoque, lui lançant : *« Tu détournes notre attention d'un astre pour un autre, non moins brillant, non moins inaccessible ! »*, paya de sa vie aussitôt son insolence, les côtes percées par ces tubes en os semblables à des flûtes que les Cosaques introduisent dans les parties sexuelles des juments. *« Vengeance !* reprit Villen. *Voilà notre ennemi, l'ouragan est le souffle de sa bouche puante. Nous remplirons des pleins chariots avec ces pièces, qui montrent le visage des responsables de*

tous nos malheurs ! Ce sont les dieux qui s'acharnent sur nous depuis si longtemps, eux qui envoient la foudre et la famine, frappent nos visages de pustules ou multiplient les serpents des marais ! Jurez de déloger tous les dieux au-delà ! Nous saurons trouver leurs pays pour les dévaster, comme ils ont anéanti le nôtre, car notre colère n'est pas moins puissante ; vous apprendrez aux dieux que les Cosaques, plus forts que ces montagnes noires qu'ils dépeuplent de leurs haches, ne se laissent pas asservir ! Trop faibles pour réussir à nous exterminer, malgré tant d'assauts acharnés, ils n'ont pu que nous rassembler ! Aussi nombreux qu'ils soient ils ont multiplié nos forces, qui se retournent contre eux ! S'ils vivent encore, c'est à une longue distance d'ici et aucune supplique ne peut plus les atteindre ; déjà ils ont reculé à notre approche, tremblants et cachés ; mais quand nous aurons enfumé leurs terriers, quand ils seront tombés de leurs nuages, quand ils auront roulé de leurs vagues, vous les verrez tous difformes, animaux que vous pourrez fouetter et écorcher (il dirigeait son regard vers les Khevsoures et les Osses), *femmes que vous courberez à quatre pattes* (et les Lazes éclataient de rire), *esclaves* (encouragé par son succès) *que vous allez déculotter ! »* Une formidable clameur souleva la foule des Abreks, avec des hurlements qu'ils ne poussent que dans les bains de vapeur (le seul bain qu'ils pratiquent, car ils ne se lavent jamais le corps entier avec de l'eau, mais parfois seule-